

P O L A R

ANNE-LAURE
MORATA



Nourris un corbeau,
il te crèvera
les yeux

 *l'aube*
NOIRE

NOURRIS UN CORBEAU, IL TE CRÈVERA LES YEUX

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2019
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2997-4

Anne-Laure Morata

**Nourris un corbeau,
il te crèvera les yeux**

roman

éditions de l'aube



Nicaragua

Costa Rica

Panama

Venezuela

Colombie

• Quito

Équateur

Pérou

Bolivie

Chili

Argentine



Brésil



DE LA MÊME AUTEURE

Aux éditions du Masque

SA MAJESTÉ DES POISONS, 2015

MEURTRES À VERSAILLES, 2012

LE JEU DE DUPES, 2010

L'HÉRITIER DES PAGANS, 2009

Prologue

PARC LA CAROLINA, QUITO (ÉQUATEUR).

Où se cachait-elle ? L'homme plissa les yeux, impossible de la distinguer sous cette satanée pluie. Il s'écarta du chemin des promeneurs qui se bousculaient en direction de la sortie. L'arrivée des premiers jours de juin annonçait en principe le début de la saison sèche, et les badauds, surpris par la vigueur de l'averse, s'éparpillaient à la recherche d'un abri. L'esplanade se vidait, il ne devait pas rester à découvert. Il courut se réfugier sous le chapiteau où les professeurs de gymnastique en plein air entreposaient leur matériel de sonorisation.

Il se força à prendre une grande inspiration. Réussir sa mission supposait une parfaite maîtrise de soi, hors de question d'échouer si près du but. Il essuya les verres de ses lunettes, les réajusta et soupira de soulagement à la vue des participantes du cours d'aérobic.

Massées un peu plus loin sous des platanes, elles se dandinaient autour d'un éphèbe baraqué en minaudant à qui mieux mieux, moulées dans leur tenue fluo. D'une main

agacée, il décolla sa chemise trempée de son dos et se mordilla l'intérieur des lèvres. Le soleil fendit les nuages et il repéra enfin la silhouette de Kathleen parmi l'attroupement coloré. Ses boucles auburn, son teint laiteux et ses taches de rousseur détonnaient au milieu des autochtones à la carnation mate.

Seule une poignée d'expatriées fréquentait la séance de onze heures. Ces mères au foyer aisées, pour la plupart originaires des États-Unis, se connaissaient toutes. Le parc La Carolina, doté d'un jardin botanique, d'un zoo de reptiles, d'une réserve de papillons et d'un vivarium, leur servait de quartier général. Quand les enfants s'écroulaient de fatigue dans leur poussette, la joyeuse bande traversait le boulevard de la République, pressée d'accéder au centre commercial El Jardin pour dévaliser les boutiques.

Tous les mardis matin, elles s'adonnaient à leur sport de prédilection, censé leur rendre un corps de nullipare, tandis que leur progéniture se dépensait sur les aires de jeux sous la garde d'une nounou.

Il renifla avec mépris. Il préférait les formes voluptueuses des beautés bien en chair à leurs muscles sculptés. S'il avait adoré les courbes d'après-grossesse de Kathleen, cette dernière avait perdu toute séduction à ses yeux après s'être délestée d'une dizaine de kilos jugés superflus. Il passa les doigts dans ses cheveux et jura à mi-voix : sa perruque avait mal supporté l'orage, plusieurs mèches pendaient et l'ensemble manquait de naturel. Il essaya d'y remédier à la va-vite, car le groupe se dispersait ; c'était l'heure de récupérer les petits.

Dès qu'elle vit sa maman, Gabriela, trois ans, se précipita dans ses bras. Son sang équatorien éclipsait indéniablement ses gènes irlandais : la brunette à la peau hâlée incarnait la véritable Quiténienne, sa *princesa* comme il se plaisait à l'appeler.

Il vérifia la présence du flacon de chloroforme dans sa poche. Rassuré, il suivit les jeunes femmes et les doubla au niveau de l'avenue des Shyris. Il se dissimula derrière l'un des arbres qui bordaient le terre-plein, à deux pas du 4x4 loué en début de matinée, garé de l'autre côté de la zone réservée aux marchands ambulants.

Le vénérable Jésus y régnait en star incontestée. Le geste sûr, la faconde intarissable, le septuagénaire avait la réputation de vendre les meilleures *melcochas*¹ de la capitale. Gabriela raffolait de celles à la guanabana, gros fruit épineux à la douceur acidulée. Dès qu'il l'apercevait, le vieux roublard lui tendait un bâtonnet torsadé de son parfum préféré. La gamine le saisissait, toute fière de lui remettre la pièce donnée par sa mère.

Il comptait profiter de cet instant, l'un des rares où Kathleen, occupée à dire au revoir à ses amies, relâchait sa vigilance, pour attirer la fillette. Il lui montrerait la poupée andine au jupon rayé arc-en-ciel posée en évidence contre la vitre arrière du tout-terrain, et le tour serait joué. Embarquer Gabriela lui prendrait moins de trente secondes.

Il observa avec satisfaction Kathleen sortir son porte-monnaie, mais son sourire mourut sur ses lèvres quand il constata, tout comme elle, que l'emplacement de Jésus était vide. Anéanti, il en comprit la raison à l'approche d'un convoi de fourgonnettes de la mairie. Les employés de la ville s'apprêtaient à enlever les décorations de la Fête nationale du 24 mai célébrant l'indépendance du pays, et avaient en conséquence délogé les vendeurs ambulants afin de parquer leurs propres véhicules.

Mâchoires crispées, il secoua la tête de dépit et ne put qu'assister, impuissant, au départ de Gabriela. L'enfant grimpa

1. Confiseries à base de jus de canne à sucre.

à l'arrière de la Chevrolet maternelle qui se glissa dans la longue file des voitures quittant les lieux.

L'homme serra les poings si fort que ses ongles pénétrèrent ses paumes. Remarquant qu'une des expatriées le dévisageait, il s'éloigna sur-le-champ et regagna le 4x4 d'une démarche faussement tranquille.

Assis dans l'habitacle, il sentit les battements de son cœur ralentir. Il ne laisserait pas cet imprévu regrettable contrecarrer ses plans. Kathleen reviendrait au parc le mardi suivant. Lui aussi. Et, cette fois, la petite ne lui échapperait pas.

1

UNE SEMAINE PLUS TARD - MERCREDI.
PARIS (FRANCE).

Je me demande souvent combien de temps encore je vais pouvoir faire semblant d'appartenir au monde des vivants. Chaque matin, j'ouvre les paupières et n'éprouve qu'une envie : les refermer. J'ai mal partout, mes muscles refusent de m'obéir, chaque geste déclenche une onde de douleur. J'attrape avec maladresse la bouteille d'eau calée contre mon oreiller et avale mon premier paracétamol à la codéine de la journée. Je récupère peu à peu l'usage de mes membres. J'écoute France Info jusqu'à ce que je réussisse à m'asseoir – prévoir vingt minutes au minimum –, puis je me lève à la vitesse d'une alerte nonagénaire. En réalité, j'ai trente-huit ans.

Je me prépare ensuite au rythme d'un aï neurasthénique et je force sur le blush pour ne pas effrayer mes collègues. Charlotte se matérialise comme par magie dans mon salon quand la tentation de me recoucher menace de balayer ma bonne volonté. Rien d'étonnant, elle possède un double de mes clés. Dotée d'une énergie à toute épreuve et d'un solide

sens de l'humour, Charlotte incarne l'amie idéale, celle qui vous soutient dans l'épreuve, vous pousse à exprimer le meilleur de vous-même, vous console sans se permettre de vous juger.

On se connaît depuis la maternelle. Au premier regard échangé, elle a jeté son dévolu sur moi. Paraît que j'étais rudement chouette dans ma salopette rouge à pompons. Nous ne nous sommes plus quittées, et en dépit des prophéties des Cassandra, nous avons décroché notre diplôme du CELSA, véritable exploit pour des petites provinciales désargentées montées conquérir la capitale.

Malgré mon mutisme et mon hostilité larvée, Charlotte me contraint à ingurgiter un café et me traîne jusqu'à la rédaction. Cette fille miraculeuse m'a évité d'être licenciée à maintes reprises. Toute sa joie de vivre ne m'en redonne hélas pas le goût. J'aimerais la récompenser de ses efforts, mais chaque jour se révèle plus pénible que le précédent. J'ai toujours craint de finir par jeter l'éponge, nous y sommes.

La jeune journaliste à la mine enjouée qui paraissait sur les rares clichés rescapés de mes crises de désespoir aurait éclaté de rire si on lui avait prédit cela. Il y a cinq ans, mariée avec enfant, je me croyais indestructible. Être heureux rend bête. Notre existence peut pourtant basculer en quelques secondes... Je l'ai appris à mes dépens le 13 décembre 2011.

À l'époque, en plus de mon travail dans la presse écrite, je collaborais occasionnellement avec une boîte de production pour des pastilles télévisuelles. Interviewer les sculpteurs sur glace de la foire de Liège, il suffisait de le demander ! L'équipe avait bouclé le reportage en deux coups de cuillère à pot et je me réjouissais d'arpenter le marché de Noël avant de prendre mon train. J'ignorais qu'on l'avait fermé suite aux intempéries de la veille. Putain d'ironie du sort.

Selon Jacques Prévert, on reconnaît le bonheur au bruit qu'il fait quand il s'en va. Dans mon cas, c'est l'explosion des vitres d'un Abribus qui a sonné le glas de mon insouciance. En apercevant autour de moi les gens se mettre à courir, j'ai retiré les écouteurs de mon iPod et me suis figée sur le trottoir tandis que les premières balles me frôlaient. Je n'ai réagi qu'à la vue d'une lycéenne titubant devant moi, le visage ensanglanté, l'oreille déchiquetée. Je l'ai agrippée par le poignet et l'ai entraînée derrière une voiture, l'obligeant à s'allonger sur le bitume. Les déflagrations s'intensifiaient, on lançait des grenades sur la foule.

Les blessés tombaient, hurlaient, et le jeu de massacre continuait, rythmé par le sifflement des projectiles crachés par l'arme automatique qui fauchaient un à un les passants. Un étudiant a rampé vers nous, les mains crispées sur son ventre, ses viscères à demi sortis du trou béant de son abdomen. J'ai essayé de stopper l'hémorragie avec mon écharpe tout en lui prodiguant des paroles de réconfort. Les tirs du tueur, dissimulé sur la dalle de la galerie du TEC¹, en surplomb de la place, n'épargnaient personne, pas même les bébés.

Le son des sirènes a soudain remplacé les pleurs et les gémissements. On s'occupait enfin du malheureux qui s'était vidé de son sang entre mes bras et de l'ado évanouie. L'ambulance repartie, hébétée, je peinais à rassembler mes esprits. J'ai voulu joindre mon mari, en vain : les réseaux GSM saturaient. J'ai fui la sollicitude d'un urgentiste et j'ai traversé la ville plongée dans l'effroi avec une seule idée en tête : attraper mon Thalys.

Je n'ai aucun souvenir du trajet jusqu'à mon arrivée gare du Nord. Sur le quai, j'ai été prise de tremblements incontrôlables

1. Société des transports publics.

en réalisant l'horreur du drame. Je me suis effondrée sur la banquette d'un café et j'ai téléphoné à Javier. Il m'a ramenée chez nous et m'a consolée toute la nuit. Le lendemain, au réveil, je l'ai embrassé en le rassurant et j'ai emmené notre fille à l'école, comme chaque matin.

Au travail, j'ai menti à mes collègues, à mon rédacteur en chef, et, grande première, à Charlotte. Je désirais par-dessus tout oublier. J'ai cru y être parvenue. Quinze jours plus tard, mon petit frère, inquiet que je ne le rappelle pas, décédait dans un accident de moto alors qu'il venait me rendre visite. Là, mon univers a volé en éclats. Je perdais mon alter ego, mon point de repère, mon passé, et la culpabilité m'a ensevelie sous une chape de plomb. Cauchemars, flash-back envahissants, scènes en kaléidoscope de Guillaume agonisant sur l'asphalte, impression de mort subite, insomnie, agoraphobie... On m'avait projetée en enfer. Le corps perclus de douleurs, détachée de tout et de tous, je n'aspirais qu'à rejoindre mon cadet.

Les membres de ma famille ont évidemment tenté de m'aider : on m'a hospitalisée, bourrée de médicaments, boostée à l'EMDR¹, sans résultat. Coupée d'eux, hors de leur portée, j'avais la sensation de les voir s'agiter derrière une vitre. Leurs attentes aggravaient mon mal-être et leur compassion devenait insupportable, alors j'ai fait le vide autour de moi.

Quelles motivations poussent un être humain au suicide ? L'échec de trop, les tourments physiques, psychiques ? Moi, c'est mon incapacité à surmonter mon angoisse, cette peur impossible à nommer qui me vrille les entrailles, ce poids du quotidien où la notion de plaisir s'est volatilisée. Le pire :

1. *Eye movement desensitization and reprocessing* : méthode psychothérapeutique notamment utilisée dans le traitement du syndrome de stress post-traumatique.

devoir affronter le chagrin et l'incompréhension des miens, impuissants à soulager mes maux, consternés de se retrouver face à une inconnue. Si au moins j'avais réussi à préserver ma relation avec mon enfant... Je pensais ce lien indéfectible, pourtant lui aussi s'est rompu, et je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

Je m'évertue depuis à noyer ma peine dans le boulot. La gentillesse et la candeur désarmante de la stagiaire qu'on m'a collée dans les pattes contribuent à l'alléger, mais aujourd'hui, à la pause-café, mon rédac chef m'a avoué qu'il renonçait à l'engager comme promis, faute de budget. Cerise sur le gâteau, Double-Clic – surnommé ainsi en raison des craquements de ses articulations – m'a chargée de le lui annoncer. Les reniflements contenus de la gamine tandis qu'elle rangeait ses affaires m'ont brisé le cœur. La fin d'après-midi m'a semblé interminable.

Ce soir, je suis au bout du rouleau, je n'ai plus de larmes, je ne ressens plus de révolte, je souhaite juste que la souffrance cesse, quitte à disparaître avec elle. Allongée sur le canapé de mon studio, j'ai essayé de lutter en regardant les photos de mes proches, mais une petite voix tenace me répète que je leur rendrais service en mourant.

Trente-huit ans, divorcée, mauvaise épouse, mauvaise mère, mauvaise fille, en vérité je ne manquerai pas à grand monde et certainement pas à Charlotte, mon saint-bernard en talons aiguilles. Je l'ai récompensée de ses bons et loyaux services en la cocufiant à sa fête d'anniversaire. Son mec m'a culbutée sur le lave-linge de leur garage, à la va-vite, comme la dernière des traînées. La classe. Je ne comprends toujours pas pourquoi je l'y ai suivi. Peut-être pour puiser dans le dégoût de ma conduite le courage de passer à l'acte et dissuader Charlotte de m'empêcher de couler.

Je trace depuis trois mois une croix rouge sur mon agenda lorsque l'envie de crever s'est montrée omniprésente durant la journée. Soit quatre-vingt-dix au total. Ce constat sans appel renforce ma détermination. L'heure est venue d'abrèger mon calvaire et d'arrêter de décevoir les bonnes volontés. J'ai stocké le nécessaire dans mon armoire à pharmacie. Un soupir de soulagement me traverse. Un bain chaud, un cocktail corsé, un album de Chet Baker glissé dans le lecteur et hop, en route pour l'ultime voyage.

À l'instant précis où je saisis le CD, l'alarme de la Peugeot du voisin du deuxième se déclenche en une succession de sons plus pénibles les uns que les autres. On y a eu droit quasiment toutes les nuits la semaine dernière. Suite à l'attentat, je ne supporte aucun bruit et les stridulations s'insinuent au cœur de mon cerveau, une torture. Je me couvre les oreilles, une immense vague de colère monte en moi. Bordel, c'est décidé, je zappe l'option médicamenteuse et à la place je m'explode le crâne sur le capot du connard d'en dessous. Comment je vais te le « tuninger », son tacot de merde !

J'ouvre la baie vitrée du balcon d'un geste rageur et enjambe la rambarde du neuvième étage presque avec enthousiasme. De cette hauteur, pas grand risque d'en réchapper. Ce sera bref, aucune intention de finir en légume perfusé. Imaginer la tête du propriétaire de la berline me donne le courage d'avancer sur le bord de la corniche. La rue est déserte. Les riverains, habitués au tapage nocturne, ne réagissent pas. Je fléchis les genoux, prête à sauter, et... l'alarme s'interrompt net tandis que mon téléphone se met à sonner. Charlotte a dû apprendre mes frasques. Je préfère tirer ma révérence.

« Bonjour, vous êtes bien chez Emmanuelle Questel, vous savez ce qu'il vous reste à faire. »

J'inspire à fond, plus qu'à me laisser tomber.

« Maman ! »

Je vacille en m'agrippant de toutes mes forces au parapet qui n'en demandait pas tant. La voix de ma fille provoque en moi une montée d'adrénaline, je parviens miraculeusement à repasser la balustrade mais, dans la précipitation, mon pied percute la barre de seuil et je m'étale dans l'appartement. Une chance que la copropriété impose les moquettes. Je me relève et me rue vers la table du salon. La base vide du fixe me nargue. Où ai-je foutu ce maudit combiné ?

« Tu es là, maman ? »

Mes mains s'agitent en tous sens, balancent les coussins du sofa par-dessus mon épaule, arrachent le plaid, ça y est, je l'aperçois sur le tapis ! Ne raccroche pas mon bébé, je t'en supplie, ne raccroche pas ! Je le ramasse et appuie sur la touche verte comme une furie. Nom de Dieu, ne me dites pas que la communication a été coupée...

« Éliisa ! »

Je l'entends sangloter à l'autre bout de la ligne. Je m'efforce de prendre un ton serein pour la rassurer.

« Je t'écoute, ma puce, que t'arrive-t-il ?

— Maman, c'est horrible... On a enlevé Gabriela ! »

VENDREDI, MATINÉE.

CUMBAYA, BANLIEUE DE QUITO.

Ernesto Algalarrondo était un homme d'habitudes. Tous les matins à huit heures, fin prêt, il accueillait l'aide-soignante qui s'occupait de son épouse, vissait son panama sur son crâne dégarni, embrassait Marisol et claquait la porte. Le septuagénaire quittait d'un pas vif le domaine de *la Floresta*, ensemble résidentiel d'une quinzaine de villas protégé par de hauts murs hérissés de verre brisé, saluait le vigile qui en gardait l'accès et remontait les ruelles en direction du café où il prenait son petit déjeuner.

Là, il pouvait se détendre. Il savait sa femme entre de bonnes mains. Ernesto ignorait s'il aurait surmonté l'épreuve de la maladie de Marisol sans le concours de madame Rodriguez. Il avait remarqué que sa compagne changeait, mais il avait cru à une fatigue passagère après un épisode grippal qui les avait tous deux fragilisés. Leur généraliste avait tenté de l'alerter, il avait négligé ses avertissements. Et puis, un jour, Marisol n'était pas revenue du marché. On l'avait retrouvée

le lendemain dans le centre de Tumbaco. Elle errait le long de la Quebrada, tenant des propos incohérents aux riverains, et s'était montrée agressive quand ils avaient essayé de la dissuader de fouiller dans les poubelles.

Le diagnostic, un Alzheimer stade 5, avait pulvérisé l'existence d'Ernesto. Hors de question de placer Marisol en institut spécialisé, alors il avait organisé son quotidien en fonction d'elle. Veiller sur son épouse, devenue dépendante comme un enfant, pesait lourd sur ses épaules ; aussi appréciait-il ce moment de calme où il se restaurait en lisant son journal.

Dès qu'il pénétra dans l'établissement, le patron fit signe à la serveuse de lui apporter son repas au menu immuable. Ernesto dégustait chaque matin un jus de naranjilla accompagné d'un beignet de banane fourré au fromage frais, de deux œufs, d'une tranche de pain et d'une tasse de café noir.

Une fois rassasié, il ouvrait *l'Universo* et les heures s'écoulaient avec lenteur, sauf si Agustin Quinonez pointait le bout de son nez. On assistait dans ce cas à des joutes verbales épiques. Les deux hommes se connaissaient depuis l'adolescence ; néanmoins, malgré une admiration réciproque, leurs opinions politiques les opposaient radicalement, et avec eux les débats s'enflammaient vite.

Après les dictatures successives de leur jeunesse, l'avènement de la démocratie avait avivé leurs divergences : Ernesto, policier à l'époque, réprimait les mouvements de soulèvement du peuple indien encouragés par Agustin, professeur de lettres. Leur unique trêve : le renversement du président Gutiérrez, militaire corrompu proaméricain, champion du népotisme et du non-respect des droits de ses compatriotes. Leur querelle avait repris de plus belle à la victoire de Rafael Correa, élu à la tête du pays en 2006. Ernesto détestait l'économiste au sourire

éclatant, tandis qu'Agustin l'encensait, rejetant toute critique à son égard, prêt à défendre bec et ongles le bilan de son héros, le seul selon lui susceptible de moderniser l'Équateur.

Ernesto, au contraire, ne voyait en Correa qu'un gauchiste arrogant, un humaniste de salon, un incompetent responsable de la chienlit qui régnait depuis sa fameuse révolution citoyenne. Il lui reprochait ses appétits de dictateur capable de tout, même de modifier la Constitution et d'en trahir l'esprit, dans le but de permettre sa réélection à vie.

Quand les deux retraités s'affrontaient, chacun avançait ses arguments avec intelligence et passion, et les clients ne perdaient pas une miette du spectacle, au grand dam du propriétaire, inquiet qu'un des protagonistes finisse terrassé par une crise cardiaque.

L'échec des manifestations populaires, violemment réprimées, et sa cohorte de blessés, avaient rabattu le caquet d'Agustin. Il évitait Ernesto. Après une période d'intense satisfaction, ce dernier se surprenait à surveiller la porte de l'établissement dans l'espoir que son duettiste apparaisse. Ce matin, cependant, sa défection l'arrangeait. Marisol avait passé une nuit agitée et, fatigué, il ne désirait qu'une chose : lire son quotidien en paix.

Hélas, la patronne ne comptait pas le laisser repartir sans l'interroger sur le sujet à la une de tous les médias : l'enlèvement de la petite Gabriela. La curieuse savait qu'il habitait le domaine privé où résidait la famille Espenoza. Les autorités, au début discrètes dans cette affaire, avaient revu leur stratégie devant l'absence de demande de rançon et l'impossibilité de remonter la moindre piste. La photo de la gamine s'étaït partout et l'opinion publique exigeait des réponses : comment la fillette avait-elle pu, en un claquement de doigts, se volatiliser en plein jour du parc le plus fréquenté de la ville ?

Notre haut fonctionnaire de police à la retraite rabroua la commère. Il se borna à déclarer qu'il avait toute confiance en ses anciens collègues pour faire la lumière sur cette triste disparition, et on en resta là.

L'heure de la sortie des classes approchait¹. Ernesto demanda l'addition, pressé de se mêler à la cohue des écoliers, content à l'idée de partager un instant l'effervescence de la jeunesse. Les poches toujours remplies de bonbons, il les distribuait en souriant, attendri par les facéties des mômes, l'avenir de son pays.

Le vieil homme aurait tant aimé devenir grand-père ! Sa fille adorée, Carmen, était morte avant d'avoir fêté ses vingt ans, et il en éprouvait encore un vif chagrin. Côtayer ces gosses l'apaisait. Les mères le saluaient tandis qu'il riait avec les petits, s'intéressait aux notes des grands, les invitant à lui rendre visite à la maison de quartier où il apportait bénévolement son aide aux devoirs.

Le bain de foule terminé, il prit le chemin du retour, l'âme réchauffée par leur gaieté et leur énergie. À son arrivée, il repéra des journalistes devant la guérite du vigile.

« Sales vautours », maugréa-t-il.

Sa villa se situait heureusement au fond de l'allée. Il ne voulait surtout pas que Marisol apprenne le drame : trop de mauvais souvenirs resurgiraient.

Ernesto entendit des rires en ouvrant la porte. Marisol et madame Rodriguez décortiquaient des crevettes en papotant. Il s'arrêta sur le seuil, réjoui de retrouver sa femme détendue, comme autrefois. Carlotta retira son tablier.

« Madame est d'excellente humeur, nous avons cuisiné toute la matinée. »

1. En Équateur, comme dans la plupart des pays d'Amérique du Sud, les enfants n'ont pas cours l'après-midi.